

LES OUVRIERS ET LES HOMMES  
TROIS ROMANCIÈRES...

La lecture de cette chronique pourrait bien faire pressentir quelque controverse sur la littérature française. Ce n'est point, le ma-  
teux, le jour... Mais pas cette fois ! Le  
faux et l'opposé, juchés sur un socle de  
soutir de la symétrie qui n'aime à choisir les  
lignes les plus nettes, ne les a point séparés.

M<sup>lle</sup> Colette nous apporte sous ce titre un peu  
singulier et qui intrigue d'abord, le *Képi*,  
un recueil de quatre nouvelles auquel on pour-  
rait donner comme sous-titre « études de  
jeunes » Du Balzac ? Non, mais de cette  
jeune amie des grands écrivains réalistes, un  
morceau des grands écrivains tout court. Je n'ai  
pas toujours aimé ce qu'a écrit M<sup>lle</sup> Colette  
— *Chéri*, par exemple — mais cette fois je  
m'avoue pleinement étonné.

Deux autres études de femmes, une amou-  
reuse sur le retour, dont Claudine jeune mariée  
conté l'unique aventure ; une souveraine  
— un tendron — verte, solide et sûrement dans  
sa maîtrise villageoise, aux prises avec un quin-  
quagénaire sympathique auquel elle inflige, avec  
un payanisme de mère, la plus cruelle des lé-  
sions d'amour-propre ; une demi-folle, à peine  
sûrement, mais tragique comme la veuve  
Lafarge ; enfin, une vraie jeune fille, Aimée,  
saine, robuste et belle, épouse d'un ami d'enfance  
à qui par la grâce d'un accident elle finit par  
avouer son amour. Mais le lépi, direz-vous, le  
lépi, que vient-il faire là-dedans ? Ah ! le lépi !  
Mais c'est la destinée, l'insaisissable, qui arrache à  
l'infatigable Marco — c'est le nom de la dame —  
celui qu'elle aime, un « jeune et brillant  
officier ». Marco délaissée par son mari et qui  
tourne à la vieille fille, Marco qui joue les  
sœurs à un son la ligne pour un feuilletoniste  
et pâlit dans l'ombre de la Bibliothèque Natio-  
nale, Marco devenue amoureuse et qui refuse, à  
Marco, un jour... Non ! décidément je ne vous  
contesterai pas la suite ; j'aime mieux vous en lais-  
ser la surprise, d'autant que c'est la Claudine  
de 1900 qui name Thérèse — et qui le fait  
avec une maîtrise, un art des préparations et  
des effets qui vous raviront si vous êtes sensible  
à la chose littéraire.

L'auteur apparaît aussi dans deux autres nou-  
velles : de biais dans le *Tendron*, mais tout  
entière de nouveau dans la troisième, le *Cire  
verte*, qui fleurit bon le parfum de la Maison  
de Claudine et de Sido. Nous retrouvons avec  
une joie toujours neuve ce style fruité et simple,  
si naturel qu'il semble transparent, le style des  
vrais conteurs de notre pays, qui défie toutes les  
modes et n'a point de rivaux.

C'est aux champs que nous conduit M<sup>lle</sup> Gene-  
viève Fauconnier avec *Pastorale*. Ayant fait  
paraître nous-même, en 1925, un roman qui  
s'intitule la *Pastorale*, et plein d'intentions sym-  
phoniques, nous avons ouvert avec sympathie le  
livre de M<sup>lle</sup> Geneviève Fauconnier.

Ce roman est-il traité en symphonie ? Il ne le  
semble pas. Du moins l'intention primitive  
s'est-elle défilée, dépassée par l'auprès de l'ou-  
vrage, qu'on pourrait tout au plus considérer,  
selon le mot de M<sup>lle</sup> Raymonde Vincent, qui  
présente l'œuvre dans la notice de l'éditeur,  
comme un seul mouvement, qui serait l'adagio  
de la symphonie totale. Et, de fait, après un  
premier vit, mouvementé le livre n'est plus  
qu'une large phrase qui s'inscrit et se développe  
avec lenteur, représentant étonnamment le même  
thème du labour et du bonheur champêtres.

Pour tout dire, *Pastorale* est un roman non  
pas payan, mais de la terre ; le retour à la  
gêbe, au sol d'un citadin aux ascendances pay-  
sannes. François Rouvray, dont la famille patri-  
stie incarné cette bourgeoisie à la fois très digne  
et un peu étonnée de nos provinces, épouse, dans  
le milieu le plus impropre par son bobémian-  
isme, une sage et belle jeune fille, Christiane.  
Et, tous deux, ils vivent au village, redevenue  
village, dans un pays riche de famille  
— tous enfants — de jeune espérance et de  
espérance. La terre, les morts, Dieu... Vous  
voyez les thèmes. Ils sont très nobles, très  
graves. Mais il faut en déduire, de regarder  
une certaine manière. L'éminent le plus pitto-  
resque du livre se forme par la famille de la  
jeune femme — les Mercadier — une famille  
moyenne, ni française, française, un peu folle,  
mais attentionnée, qui semble échapper toute  
vie d'un coin de Bretagne ou d'Alphonse Daudet.

Maintenant nous attendons le second mou-  
vement de cette histoire, qui ne sera plus un  
simple adagio, mais un oratorio débordant

sur plusieurs journées comme certains mystères  
du moyen âge.

Si nous avions voulu créer un contraste avec  
*Pastorale*, nous n'aurions pu mieux choisir qu'en  
lisant le *Chéri* de M<sup>lle</sup> Colette. C'est le premier roman  
de M<sup>lle</sup> Colette. Comme tout premier  
roman, ce livre est débordant, plein jusqu'au  
bord, trop enroulé, haletant et tumultueux. On  
sent que l'auteur a voulu tout y jeter, tout y  
mettre et qu'il a versé d'un coup dans ce gros  
volume de cinquante pages ses notes de  
plusieurs années. Il a voulu ainsi se réaliser total-  
lement. J'ai l'impression que M<sup>lle</sup> Colette  
a projeté devant elle non pas son moi, comme  
le font les Thalines les romancières, mais son  
destin, ce qu'elle souhaitait d'être si elle pouvait  
choisir sa destinée : un jeune homme superbe  
et conquérant. Ne pouvant remplir ce destin, elle  
l'a incarné dans un héros de roman, une sorte  
de don Juan international et montparnassien  
qui à chaque page, quelquefois plus, fait une  
nouvelle conquête. Je passe à peine.

Michel Vigaud est un romantique qui ignore  
l'écroulement immanent, blasé sans avoir vécu,  
rêvant à certaines heures — les meilleures de sa  
vie — un peu agité — qui, monté sur un cheval  
blanc, il va délivrer quelque princesse lointaine,  
il ne peut s'arrêter nulle part et sacrifie toute  
position stable à sa fantaisie, pour une vie  
d'aventure, pour changer de climat, pour voir  
autre chose. Il est aussi bien moussé et pianiste  
que garçon d'auberge, compositeur que vagan-  
dant, trafiquant de drogues que le mari d'une  
milliardaire américaine. Il a erré sur les mers,  
vécu en France, en Espagne, à Berlin, New  
York et Paris, où il revient toujours. Une  
femme se tue pour lui et il manque de se tuer  
pour une autre qui le trahit avec son meilleur  
ami, ce qui n'est pas très original. Il finit par  
mourir brutalement, en se battant, en mai 1940.

Un peu imprudemment le « prière d'insérer »  
de l'éditeur — qui à l'ordinaire est inspiré par  
l'auteur — rapproche ce roman de *Gil Blas*. Mais  
la ressemblance, s'il en est une, s'avère tout  
extérieure. Le héros de *Le Sage* voudrait bien se  
fiar, mais les événements sont contre lui et le  
forcent à cheminer. Le cas de Michel Vigaud  
apparaît exactement le contraire, l'opposition  
venant de lui et non du milieu. De plus, *Gil  
Blas* est un grand livre d'observation — le plus  
grand sans doute de tout le XVII<sup>e</sup> siècle français.  
Le roman de M<sup>lle</sup> Colette ne vit que d'une  
existence extérieure, souvent papillonnaire et  
animée, mais presque toujours superficielle et  
sans être irrésistible. Les événements ne s'en-  
gagent pas avec logique ; ils correspondent  
peu à ce que nous savons de la vie, mais vont  
en gré de la romancière, qui abuse des deux et  
essaimé tels que rencontres imprévues, renver-  
sements de situation, coups de foudre, etc.

M<sup>lle</sup> Colette a dû avant la guerre fré-  
quenter les milieux de Montparnasse et elle en  
garde une admiration ingénu qui transparaît  
dans son livre. Elle aime aussi à montrer qu'elle  
a vécu en familiarité avec des écrivains  
« connus », des « célébrités » d'aujourd'hui  
— dont peut-être demain il ne restera pas une  
ligne — et elle les nomme négligemment ça et  
là. Cette admiration des contemporains n'est d'ail-  
leurs au style de l'auteur, parfois vil et coloré,  
mais que déparent des images et des compari-  
sons forcées, l'abus des verbes auxiliaires et trop  
souvent un laisser aller de la phrase qui n'est  
pas de la simplicité, mais de la vulgarité.

Comme beaucoup de romancières, M<sup>lle</sup> Colette  
Triplet adore les comparaisons tirées de son  
intérieur, de son corps, de ses paroles, de tout  
ce qui la touche de près — petit travers dont  
n'est pas exempté parfois M<sup>lle</sup> Colette et qui mé-  
rite toujours.

M<sup>lle</sup> Colette Triplet prodigue aussi les compari-  
sons tirées à l'école des rapports amoureux  
(MM. Giraudoux et Paul Morand) — compari-  
sons qui, sous couleur d'évoquer, diminuent l'ob-  
jet comparé au lieu de le faire voir personnel-  
lement ou de le magnifier. C'est ainsi qu'il y a  
dans ce livre un usage « avec grosse raie et  
symboles, et tout le grand jeu » ; un soldat « qui  
se tend le cou pour essayer de voir par-dessus  
les platanes » ; puis encore à propos du soleil  
« la mer, immense effaceur de cette amou-  
reux à Dieu sans oubli de bougies. » Admirez  
aussi, sur un autre plan — celui du français  
pur — un balbuti qui n'est qu'une « veuille »  
— sans doute pour renforcer, Proust !

Voilà bien de la sécheresse, que direz-vous  
qu'il y a dans ce roman M<sup>lle</sup> Colette ? Avouez

comme, je vous assure. Elle n'a même intention.  
Mais j'ai lu son livre à la fin avec plaisir et  
agacement. On y découvre un tempérament — et  
c'est pourquoi j'en ai parlé longuement — mais  
aussi un équilibre en jeu pour dont je souhaite  
qu'elle guérisse en fréquentant les grands écri-  
vains — pas ceux de Montparnasse ou des petites  
coteaux — mais les vrais maîtres de la Bretagne  
et de La Sagre à Balzac, à Flaubert, voire, plus  
loin de nous, à Tolstoj et à France.

Pierre-Émile Guichard.

*Le Képi*, par Colette, Payot, éd., 1 vol., 24 fr. —  
*Pastorale*, par Geneviève Fauconnier, Payot, éd., 1 vol.,  
30 fr. — *Le Chéri*, par Colette, Payot, éd., 1 vol.,  
35 fr.

— 111 —

UNE PHALANGE MUSICALE D'ÉLITE

L'association philharmonique de Berlin est  
venue de nous rendre visite. Au  
retour d'un concert donné à Saint-Sébastien,  
il nous a montré, au cours de deux programmes  
d'œuvres sélectes, interprétés d'abord au Grand  
Théâtre de Bordeaux, puis à Paris, à l'Opéra,  
et au Palais de Chaillot, qu'il restait égal à lui-  
même et méritait de figurer parmi les phalanges  
d'élite les plus dignes de leur réputation mon-  
diale. Je vous ai dit sa même fois dernière  
les glorieux titres de noblesse et les caractéristiques  
de ce merveilleux instrument collectif, sa cohé-  
sion, sa fougue, sa ductilité, l'équilibre de ses  
divers groupes, ses danses tout ensemble spontanées  
et minutieusement réglées, sa sonorité chaude et  
diverse, formée des accents individuels de  
tous ses membres, sa rare qualité de style sur-  
tout, et son constant désir d'atteindre à travers  
les notes, qui n'en sont que l'espèce extérieure,  
l'objectif même des maîtres.

Depuis la guerre, plusieurs chefs notoires d'ou-  
tre-Rhin ont été appelés à l'honneur de monter  
au pupitre ou s'illustreront un Hans de Blow,  
un Arthur Niksch, un Wilhelm Furtwängler...  
C'était, cette fois-ci, le tour de M. Hans Knapp-  
pertsch, qui a pendant de longues années  
joué un rôle de premier plan dans la vie musicale  
d'outre-Rhin comme directeur de la musique des  
Opéras d'État de Munich et de Vienne et comme  
animateur de maints spectacles de Salzbourg.  
C'est un chef d'élite pénétré de l'importance  
de sa mission, ennemi des gestes inutiles, des péni-  
sions indiscrètes et qui possède sur ses collabo-  
rateurs un ascendant auquel sa sobriété voulue  
de moyens n'enlève rien de son pouvoir direct.

Sans méconnaître les mérites techniques émi-  
nents qu'ils déploieront dans le *Cosméto*, grand  
d'Hindemith, l'ouverture d'Offenbach, de Weber,  
la *Quatrième Symphonie* de Schumann, et le tumultueux  
*Don Juan*, où M. Richard Strauss, à pen-  
sée de vingt-cinq ans, affirmait sa maîtrise, il est  
permis de penser que c'est tout de même dans la  
*Première Symphonie* de Brahms, la meilleure à  
mon gré, malgré l'influence beethovenienne un  
peu trop directe du finale, dans la délicate et  
joviale *Siegfried Idyll*, le prélude de Tristan,  
la mort d'Ysaac, les ouvertures de Tchaïkovski  
et des *Maîtres Chanteurs* que M. Hans Knapp-  
pertsch et ses musiciens se surpassent et justi-  
fient pleinement les ovations enthousiastes qui  
ne leur furent pas ménagées, tant sur les bords  
de la Gascogne que sur ceux de la Seine... La  
coïncidence de quelques jours de repos pris dans  
la région du Sud-Ouest a fait que c'est, cette fois-  
ci, dans ce théâtre de Louis XI harmonieux, si  
pur, à l'acoustique impeccable, dont la grande  
cité girondine est justement fière, que j'ai eu  
l'occasion de les entendre et de goûter les prestiges  
de leur art. Bien mieux que certaines salles  
de concert démesurées, trop larges, construites  
le plus souvent en matériaux peu propres à leur  
objet, le Grand Théâtre de Bordeaux a été, de  
l'avis même du chef et de ses collaborateurs,  
un cadre pleinement digne pour ces belles œuvres  
artistiques, qui, en ces temps si tragiquement  
troublés, n'apportent que des exemples trop rares  
de compréhension mutuelle et de communion  
dans la beauté.

C'est avec un regret immense que les amis pari-  
siens de la musique ont après la mort d'Arthur  
Dandlét, le doyen de nos organisateurs de  
concerts. Pendant de longues années, il a honoré  
sa profession par son activité, sa clairvoyance et  
son dévouement aux artistes, son amour des  
grandes œuvres, qu'il savait choisir, faire respecter  
et ne pas asservir aux caprices égoïstes de  
certaines vedettes. Ses études sur Gounod, Saint-  
Saëns, la Société des concerts du Conservatoire,  
ses vivants souvenirs, son pratique *Résumé* de  
l'histoire de la musique, justement répandus,  
font vivre parmi nous sa mémoire.

GUSTAVE SAMAZEUILH.